

« La résistance vue par un jeune »

Mesdames et messieurs, en vos titres et qualités, bonjour.

Si aujourd'hui est un jour de commémoration, qui nous appelle donc à nous souvenir ensemble, cette acte de mémoire rime surtout pour moi avec devoir. Et pourtant, je suis jeune, allez-vous me dire, j'ai d'autres préoccupations : je dois forger mon avenir. Et il est vrai que nous, jeunes, sommes les artisans d'un futur à venir. Mais qu'est-ce qu'un avenir sans son passé ? Bien peu. C'est pourquoi je me dois, en tant que représentant de la jeunesse, de me souvenir de ce qu'il s'est passé, durant la première et la seconde guerre mondiale, notamment : 2016, j'ai 17 ans et pourtant, je n'oublie pas nos Résistants.

Cependant, si « Résistance » est un terme que nous utilisons tous, j'aimerais vous en apporter ma définition. En effet, la première fois que l'on entend le mot « résistance » à l'école – en dehors, bien évidemment, du cours d'histoire – c'est en physique, où on lui donne un sens plus global. Ainsi, la résistance est une force qui s'oppose à un courant, à un flux. Et cette définition m'a amené à me poser une question : y a-t-il une résistance en temps de paix ? Pour moi, la réponse est oui : même sans envahisseur ni ennemi clairement désigné, sans guerre sur nos territoires, la Résistance existe sous de multiples formes. En effet, si je reprends ma définition, il existe de nombreux courants, ici de pensée, qui s'opposent soit à l'État soit, plus communément, à la pensée générale. Alors, penser différemment, être différent, c'est être résistant ? Je n'irai pas jusque là. Pour moi, être résistant, en plus de désobéir, c'est avant tout prendre un risque, et parfois même celui de perdre la vie. A mon sens, si « Résistance » porte un majuscule, c'est parce qu'elle rappelle le risque encouru par ceux qui s'en revendiquent. C'est ça le vrai courage : placer sa cause au-dessus de sa vie. Or, aujourd'hui, beaucoup de jeunes se revendiquent d'une cause, portent en étendard leur différence, quoique sans prendre trop de risque. Moi - si vous me permettez de parler de moi – ma différence est dans la musique : je n'ai pas peur de vous le dire, j'aime le jazz. « Mais pourquoi avoir peur de montrer son goût pour le jazz ? », me direz-vous. Parce que, si le clamer maintenant en Belgique, dans une démocratie ouverte à tous les goûts et à toutes les opinions, ne relève pas du courage, poser le même acte pendant l'Occupation a malheureusement souvent valu l'emprisonnement, si ce n'est pire. Car selon les Nazis, le jazz, musique jouée par des Noirs, était de ce fait une musique dégénérée, la même musique que j'écoute maintenant en toute liberté. Si j'ai choisi cet exemple, c'est pour vous montrer que l'idéologie nazie est allée jusqu'à interdire un genre musical par pur racisme. C'est pourquoi je vous appelle non seulement à vous souvenir de nos Résistants, mais aussi vous rappelle que bénéficier des libertés qui nous paraissent les plus fondamentales à l'heure actuelle était impossible sous l'Occupation. Je terminerai en citant Lucie Aubrac qui disait : « Résister est un verbe qui doit toujours se conjuguer au présent. » Merci.

Salim Nafil, Liège, le 11 mai 2016